

# Le joaillier de Padoue

par Catherine Legeay

Viale San Fermo.

C'est là que Sandro lui avait donné rendez-vous : devant Messieurs Callegari, Joailliers, au coin de la Via Caterino Davila. Il avait décidé du déroulement de la journée de ce samedi. Ils iraient déjeuner quelque part en ville, et il continuerait sa tournée avec elle, sans doute jusqu'à Abano.

Elsa se tenait dans la rue piétonne et voyait s'agiter derrière les vitres immenses de la joaillerie, un jeune homme en chemise blanche et cravate de soie ouvrant précautionneusement des vitrines lumineuses avec de petites clés dorées au cordon tissé de fils rouges entrelacés. Elsa n'osait pas regarder la vitrine. Ces bijoux devaient être très chers, à en juger les clients qui entraient et sortaient. Les derniers sortis étaient un couple de jeunes gens, tels ces couples de mannequins pour revues de luxe. Le plus jeune arborait un petit diamant dans l'oreille.

« Pourquoi moi ? » se demandait-elle. Cela faisait des mois qu'il lui faisait la cour, ne perdant aucune occasion de venir dans son bureau d'assistante du Directeur des Ets Pierdozzo, courtiers en transport maritime à Porto Marghera. Sandro en était un des représentants les plus actifs, les plus appréciés de son équipe, et était promis à une évolution rapide vers le poste de Directeur des ventes. Le patron avait ajouté à ses fonctions le contrôle des établissements hôteliers qu'il était en train d'acheter pour relancer un réseau d'hôtels de luxe en Italie du Nord. « Nave bianca » allait rivaliser avec les chaînes américaines qui ne savaient proposer aux touristes que du confort, du meilleur niveau mais sans l'âme italienne que Pierdozzo, courtier historique sur la place, connaissait si bien.

Sandro l'avait invitée à l'accompagner dans sa tournée du week-end. Mais, au déjeuner précédant leur départ, à la Trattoria Busini, il s'était dévoilé. Elsa se souvenait avec des tressautements du cœur de la façon dont il la regardait, cherchant ses yeux, prenant finalement sa main discrètement sur le coin de la table, pour lui dire qu'il voulait passer ce week-end avec elle, apprendre à la connaître, lui faire découvrir la villa palladienne Zileri... Elle venait de se séparer de Lorenzo et flottait dans un brouillard affectif qu'elle avait fini par trouver confortable. De là à accepter l'invitation de Sandro, le bourreau des cœurs de Pierdozzo... la seule motivation finale qui l'emporta fut qu'elle s'en sentait flattée, sans avoir l'angoisse de tomber amoureuse, ni de croire un tant soit peu à la sincérité des sentiments du séducteur. Être séduite quelques heures, c'était toujours mieux que de passer le week-end à laisser agir des masques pour l'épiderme ou les cheveux en suivant les compétitions sportives ou le feuilleton de science-fiction sur un écran, attendant l'appel de Melissa qui lui demanderait de l'accompagner à la trattoria Livia de Portogruare. Quant à ses motivations à lui... Il commençait de susciter des jalousies professionnelles, il avait besoin de son soutien pour glaner des informations stratégiques, il était peut-être en train de divorcer...

Mais rien ne s'était passé comme elle l'avait prévu. Il était passé la prendre chez

elle, dans une voiture de location. Il avait réservé deux chambres, pas dans le même hôtel. Lui logeait au Nave Bianca de Padoue, elle au Leonardo da Vinci, de moindre standing. « Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble », avait-il argumenté. Et c'est dans cet hôtel qu'il l'avait rejointe après le dîner dans une auberge de montagne, à San Paolo del Piave.

Les souvenirs de ce dîner se décalquaient sur le déjeuner de la veille à Mestre, en des ombres en résille traversées de lumière. Le vin rouge était lourd, et la migraine vers quatre heures du matin avait gâché son retour à la conscience après un sommeil en nuages voilant par instants le soleil de leurs étreintes. Une averse vers six heures les avait bien réveillés, et il était parti à sept heures rejoindre son hôtel, en lui donnant rendez-vous à onze heures et demie devant le magasin de messieurs Callegari, Joailliers, Via San Fermo. Quel lieu étrange... pourquoi pas le caffè Pedrocchi ou le Cavour ? Elle aurait au moins attendu à l'abri. C'était humiliant de se tenir debout à attendre devant ce magasin dont les clients arrivaient en taxi ou à pied, déterminés et poussant d'emblée la porte aux poignées rutilantes. Une femme entre deux âges, à l'allure aristocratique, attendait que l'homme qui l'accompagnait lui poussât la porte. Elsa s'attarda longtemps sur leurs silhouettes entrevues derrière la vitrine, délicates marionnettes aux gestes lents et calculés et aux sourires et éclats de rire silencieux. Un employé s'approchant de la vitrine, du côté où se tenait Elsa, en sortit pour eux plusieurs écrins : la bague d'émeraude, le pendentif à saphir, une autre bague avec une perle de culture dont le bel orient envoya son éclat sur l'étagère capitonnée de soie claire.

« quand ils sortent, je m'en vais » se décida Elsa, dépitée et lassée d'attendre. Elle consultait trop souvent sa montre, s'impatiantant de le voir arriver. Il aurait l'allure parfaite pour entrer dans ce magasin, en costume des Lanificerie di Prato qu'il lui avait vantées hier, magnifiant son élégante silhouette. Elle se sentait quelconque avec sa petite robe Paolo Mori, très stylée mais austère, qu'heureusement elle accompagnait de talons hauts, après avoir tardivement renoncé aux baskets dorées plus confortables. Et elle était là, perchée sur cinq centimètres, de plus en plus ridicule, car chez Messieurs Callegari, on avait bien dû remarquer cette fille plantée devant la vitrine qui n'osait pas entrer. Elle songea à reculer vers l'autre côté de la rue piétonne, où elle se ferait moins remarquer, mais renonça après avoir vu un autre couple entrer chez Callegari, déclenchant le même ballet d'employés dans le magasin. C'était un couple jeune, jeune comme Lorenzo et elle, et Elsa eut une vrille au cœur à voir le radieux visage de la jeune femme. C'est sûr, ils étaient fiancés, et ils allaient repartir avec un anneau de diamants, comme celui qu'un employé venait d'extraire de la vitrine.... Pour tromper l'ennui, elle s'approcha franchement et se mit à étudier le rayonnage à sa hauteur.

Elle oublia son attente, fascinée par les bijoux de la vitrine. Messieurs Callegari devaient être spécialistes en pierres dures. Comme tous les joailliers, ils avaient des diamants, des émeraudes et des rubis, et quelques améthystes et aigue-marines de belle eau, mais dans le coin droit de l'étagère, irradiaient des couleurs insolites : le blanc veiné de nacre d'une opale, le rose vineux d'une rhodochrosite, le vert céladon d'une chrysoprase, l'orange chaud d'une ambre mouchetée, le bleu pailleté d'or d'un lapis, le jus purpurin d'une amétrine, le vert moussu d'une malachite. Un employé attrapa justement la chrysoprase, à la forme oblongue étirée en une pointe où

scintillaient trois petits diamants. Quelle femme heureuse repartirait de chez Callegari avec cette bague au doigt ? fiancée, épouse, amante, mère, elle aurait sous les yeux chaque jour de sa vie cet éclat de couleur tombé du ciel qui prendrait la nuance du jour, ensoleillé ou pluvieux, sans s'altérer pour autant. Elle irait plus tard à une fille ou une petite-fille, une nièce, une sœur... Elsa se souvint de la petite bague un peu ordinaire que Lorenzo lui avait offerte l'année passée, et qu'elle ne mettait plus. Mais une bague comme celle-ci... impossible de la remettre au tiroir et de laisser son brasillage s'étouffer dans le noir, comme la relation qu'elle représentait.

Elle recula de quelques pas, mettant fin à sa rêverie. Le couple semblait passer à la caisse. « je m'en vais et tant pis pour lui » songea Elsa. Sandro se moquait d'elle. Elle allait partir de Padoue et rentrer chez elle. Par le train ? Le couple le plus âgé sortit à cet instant. Elsa supposa qu'ils avaient acheté la chrysoprase, car elle ne la vit pas replacée dans la vitrine. La femme élégante fit tourner le petit cordon doré de la pochette blanche aux armes de Messieurs Callegari autour de son index, souriant et mimant un baiser à l'homme qui l'accompagnait. La pochette disparut aussitôt dans son sac et ils s'éloignèrent, la main dans la main, vers la via San Fermo. Elsa leur emboîta le pas, presque réconfortée de les suivre, de rester dans le sillage de leur bonheur. Sandro surgit, arrivant en sens inverse :

- Je suis tellement désolé !!! ça a duré plus longtemps et je ne pouvais pas te prévenir, on a eu une réunion en sous-sol de l'hôtel, je n'avais pas de réseau...

Son charme et sa prestance agirent à nouveau et Elsa se sentit mortifiée d'avoir douté de lui. Il s'avança pour déposer un baiser à la naissance du cou. C'était chaleureux, mais sans amour. Comme un faible signal de connivence entre deux personnes qui ont passé la nuit ensemble. Sandro allait-il mettre un pendentif de chez Messieurs Callegari à ce cou tendu vers lui ? Elle n'avait pas eu le temps d'étudier les pendentifs, dans l'autre vitrine.

- Bon, je vais me faire pardonner... Viens !

Messieurs Callegari baissèrent leur rideau à demi. De longues traverses ternies par la pluie descendirent doucement vers le trottoir, laissant deviner les armes de la Maison à la peinture rouge brique et or un peu délavée. Elsa vit, sur l'horloge ancienne qui coiffait leur vitrine, qu'il était une heure. Quand réouvraient-ils ? Elle ressentit la faim, que l'invite de Sandro coupa aussitôt.

- On y va, on va déjeuner, mais vite fait...

« le temps que le joillier remonte son rideau », se dit Elsa.

- Après, on file à Abano. J'ai des réservations pour deux spas ! et l'hôtel... tu vas voir, beaucoup mieux qu'hier soir !

Il lui prit le bras et s'engagea dans la Via San fermo.

- Tu as vu, ce magasin ? dit-il en passant devant le rideau baissé. On devinait les armes de Messieurs Callegari : le sceau oriental d'Herculanum, avec son lion aux ailes fines et agiles dans un nimbe doré aux tons passés. Ils sont là depuis le XIX<sup>e</sup> siècle ! et il déchiffra avant de s'éloigner :

- 1887 !